

RESUME

Avant la rencontre avec d'autres sociétés voire d'autres peuples, les bamana¹ ou Minianka, cette ethnie du Sud-Est du Mali, avait développé un système éducatif² bâti autour d'une philosophie éducative spécifique. Chaque jeune minianka était éduqué sur la base de cette philosophie. Les différents éléments culturels étaient ainsi transmis à l'enfant et façonnaient de ce fait un être intégré dans sa structure sociale et astreint au rôle qui est le sien. L'éducation traditionnelle suivait un certain nombre d'étapes. Mais, de nos jours, les codes, du fait de leur transmission orale de génération en génération, commencent à s'altérer eu égard à un environnement marqué par des influences multiples et multiformes. Le système éducatif traditionnel minianka se trouve alors confronté à la dure épreuve du changement social inhérent à toute société, entraînant ipso facto, la transformation des différentes formes de représentation à l'égard des traditions ancestrales et leurs valeurs.

Ce travail essaie d'appréhender ce changement par l'entremise d'une analyse qualitative. A travers les entretiens semi directifs avec les personnes de tous les âges, il s'est agi de trouver les réponses à un ensemble de questionnements à savoir la philosophie éducative traditionnelle minianka, les caractéristiques de cette éducation, ses techniques et ses valeurs transmises, les étapes du système, les difficultés liées à sa préservation, les différentes attitudes observables face au contexte dit moderne et le type de société à bâtir qui puisse mettre en synergie les éléments extérieurs et les valeurs ancestrales.

Mots clés : Bamana/Minianka, système éducatif, philosophie éducative, éducation traditionnelle, changement social, influence.

ABSTRACT

¹**Bamana/Mamana**, désigne selon les dialectes l'ethnie à laquelle fait allusion l'exonymeminianka retenu par la législation officielle. Chacun de ces termes a également la même signification, c'est-à-dire l'homme courageux : **bama/mama** qui veut dire courage et **na**, homme.

²Les classes d'âges constituent les ordres d'enseignement, chacun avec son contenu, à l'instar du système dit moderne.

3

Before the meeting with other societies or people, the Bamana or Minianka, of the South-East of Mali, had developed an education system built around a specific educational philosophy. Each Minianka young person was educated on the basis of this philosophy. The various cultural elements were thus transmitted to the child and shaped thereby a person integrated in his/her social culture with the devolution of a role. Traditional education followed a certain number of stages. But, nowadays, the oral transmitted codes from generation to generation start being deteriorated considering an environment marked by multiple and multiform influences. The Minianka traditional education system is then confronted to the hard test of the social change inherent in any society and involving ipso facto the transformation of different forms of representation contrary to the ancestral traditions and their values.

This work tries to grasp this change through a qualitative analysis. Through semi directing interviews with target people of all ages, answers are to be found to a set of questions namely the Minianka traditional educational philosophy, the characteristics of this education, its techniques and its transmitted values, the stages of the system, the difficulties related to its conservation, the various observable attitudes towards the context known as modern and the type of society to be built which can put in synergy the external elements and the ancestral values.

Key words: *Bamana / Minianka, education system, educational philosophy, traditional education, social change, influence.*

³**Note:** Bamana/Mamanaindicates according to dialects the ethnic group to which the exonym minianka refers to, retained by the official legislation. Each of these terms also has the same meaning; that is to say the courageous man: **bama/mama** which means courage and **na**, man.

INTRODUCTION

L'éducation est le propre de l'espèce humaine. Contrairement au petit de l'animal, l'enfant qui vient au monde est soumis à un long processus de socialisation dont la finalité est la réussite de son intégration sociale. **DURKHEIM, E.** indique :

« L'éducation est l'action exercée par les générations adultes sur celles qui ne sont pas encore mûres pour la vie sociale. Elle a pour objet de susciter et de développer chez l'enfant un certain nombre d'états physiques, intellectuels et moraux que réclament de lui et la société politique dans son ensemble et le milieu spécial auquel il est particulièrement destiné »⁴.

Pour **KI-ZERBO, J.** :

« Après la mise au monde, il reste l'éducation. Vivre c'est persévérer dans son être. Et pour une société donnée, c'est par l'éducation qu'elle se perpétue dans son être physique et social. Il s'agit d'un accouchement collectif qui prolonge l'enfantement biologique individuel »⁵

Mais, cette éducation varie d'une société à une autre et d'une époque à une autre eu égard aux vicissitudes de l'histoire. A ce sujet **DURKHEIM, E.** indique :

«...en fait, chaque société, considérée à un moment déterminé de son développement, a un système d'éducation qui s'impose aux individus avec une force généralement irrésistible »⁶.

Et **ROUSSEAU, J.J.** estime que :

« L'éducation comme politique renvoie à l'opposition entre nature et culture. La nature est bonne et parfaite, la société est corrompue. Donc, si on veut éduquer de la meilleure manière, il faut suivre la nature et non les caprices des hommes »⁷.

La présente réflexion s'applique à la société minianka du Mali qui, à l'instar des autres sociétés de ce pays, est en perpétuelle mutation. De la période précoloniale à nos jours en passant par les premières années de l'indépendance, beaucoup de changements sont intervenus dans le système éducatif traditionnel. Outre les effets liés à une dynamique interne, l'essentiel des changements est le fait d'agressions extérieures comme la colonisation et l'irruption des religions dites monothéistes, en l'occurrence l'islam et le christianisme. La déstructuration progressive de la société a entraîné la perte de plusieurs éléments culturels pourtant essentiels dans la formation du jeune minianka et dans la construction de sa personnalité. L'idéal type d'homme ou de femme, jadis attendu du

⁴DURKHEIM, Emile (1922), *Education et Sociologie* dans http://www.ugac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html consulté le 27/08/2018.

⁵ KI-ZERBO, Joseph. (ss.dir.), *Eduquer ou périr*, Paris, UNICEF-UNESCO, Editions de l'Harmattan, 1990, P.15.

⁶DURKHEIM, Emile. (1922), Idem.

⁷Voir Rousseau et l'Education dans <http://propoussurlemonde.blogspot.com/2015/11/rousseau-et-leducation.html> consulté le 27/08/2018.

système éducatif traditionnel, est de nos jours hypothéqué et remplacé par un personnage en mal de repères. Le type minianka devient de plus en plus rare. Les efforts déployés pour restaurer les valeurs culturelles diffuses dans les tréfonds conscients de ce peuplement de plus en plus vains. Les rencontres des associations de promotion de la culture, les festivals sont plus l'occasion de retrouvailles, de remémoration des séquences d'histoires de promotion ou de faits d'enfance que de réflexion approfondie sur les stratégies de valorisation de ladite culture. L'élément, qui en est incontestablement la matrice, le réceptacle et/ou le véhicule, c'est-à-dire la langue, est de plus en plus abandonné, au cours de ces rencontres, au profit d'autres médiums comme le bamanankan⁸ et même le français.

Or, le système éducatif traditionnel *Minianka*, au regard de ses étapes et du contenu de celles-ci, avait produit des hommes et des femmes doués de compétences requises pour servir la société à tous les niveaux de ses besoins et cela jusqu'à un passé récent. C'est ce qui nous incite à nous interroger sur la philosophie de l'éducation traditionnelle *Minianka*, les caractéristiques de cette éducation, les techniques éducatives et les valeurs transmises, les étapes du système, les difficultés liées à sa conservation au regard du changement social, les différentes attitudes observables face au contexte dit moderne et le type de société à bâtir qui puisse mettre en synergie les éléments extérieurs et les valeurs ancestrales. Autrement dit, quelle société minianka contemporaine ?

I. MATERIELS ET METHODES

Ce travail a donné lieu à des entretiens non provoqués ou informels et surtout à des entretiens semi-directifs avec les personnes des trois âges : les jeunes, les adultes et les anciens des deux sexes du pays minianka, puis à une analyse du contenu des documents portant sur l'éducation traditionnelle en général et sur la société minianka en particulier.

II. QUI SONT LES MAMALAS ?

Bamânaou Minianka est l'un des nombreux groupes ethniques du Mali. **N'DIAGNE, B. (1970)** le désigne par le vocable Bamâna-Senofo, autrement dit, Bamâna de langue Senofo, pour le distinguer des Bamâna-Mandefo, c'est-à-dire, Bamâna parlant le Manding, lesquels ne sont autres que les bambaras de Ségou, voisins les plus proches.

⁸La langue appelée aujourd'hui bamanankan dans les textes officiels du Mali est désigné par les minianka par le terme minianka**bulorɔ**signifiant langue de l'esclave, du morphème lexical**Bulo**=esclave et du morphème grammatical **ɔ**servant à former le dérivé **bulorɔ** désignant tout acte du **bulo** (esclave) y compris son expression (la parole). Celui qui parle cette langue est appelé **Bulomajo** = celui qui parle la langue de l'esclave/serviteur.

Notre propos dans ce travail n'est pas d'engager un débat de type diachronique sur l'origine de ce peuple. Cependant, force est de reconnaître qu'une étude spécifique est nécessaire sur le sujet.

La société minianka est non stratifiée⁹, constituée d'agriculteurs patrilinéaires et patrilocaux parlant une langue de famille voltaïque ou *Gur*, le *mamara*. Elle est établie au Sud-Est du Mali dans les cercles de Koutiala et Yorosso (Région de Sikasso), dans les cercles de San et Bla (Région de Ségou) dans des villages (*kulogoo*) en régime d'autosubsistance et regroupant plusieurs familles étendues. Il existe également des Minianka en zone Office du Niger par suite de déportations pour la "mise en valeur" des périmètres irrigués. C'est ainsi que l'on retrouve dans les cercles de Niono et Macina, des villages minianka portant le même nom que certains autres du cercle de Koutiala ou Yorosso comme Koutialakoura, Yorosso, Molobala, Ourikila, Palasso, Niémina, Sokourani, Koyankoura, etc

Les familles débordent sur les lignages dont les membres se réclament d'un ancêtre commun avec qui chacun peut établir des liens généalogiques. La seule hiérarchie est celle de l'âge (social et/ou biologique), sans privilège économique¹⁰. La gestion des terres est dévolue au patriarche qui joue le double rôle de sacrificateur et de sacrifiant. Il est aussi le responsable du *korobaŋa* (espace appelé *porte des morts*), le lien entre le lignage et les mânes des ancêtres auxquels des cultes sont toujours rendus.

III. LE SYSTEME EDUCATIF TRADITIONNEL EN MILIEU MINIANKA

Le système éducatif traditionnel des minianka, comme tout système éducatif reconnu, se fonde toujours sur une philosophie. Cette philosophie est bâtie autour d'un ensemble de valeurs et sur la perception que les Minianka se font de l'Homme, à travers les différentes étapes de son passage sur terre.

3.1. La philosophie éducative

Les Minianka considèrent l'enfant comme un don de Kilɛ (Dieu). Il est le fruit de l'intercession de l'une des divinités protectrices de la cité comme *leŋa*, le *naŋa lenaxhɔɔ*, auprès du

⁹La société minianka ne connaît pas de stratification sociale, autrement dit, ce n'est pas une société à castes. Il existe seulement au sein de cette société des détenteurs de savoirs populaires spécialisés qui sont consultés à cet effet. Mais cela ne fait pas d'eux des personnes d'une strate à part.

¹⁰ Le contenu de cette section est largement inspiré de l'ouvrage de JONCKERS, Danielle, COLLEYN, Jean-Paul, *Organisation sociale et manifestations rituelles chez les Minianka (Mali)*, in : « **Revue de l'Ecole pratique des hautes études** », 5^e section, Sciences religieuses, Année 1973, Volume 85, Numéro 82, pp. 116-118.

Kilɛ supérieur (Dieu). C'est ainsi que l'enfant peut être nommé *Nanɲashɔ* (femme du *naɲa*), *Nazanɲa* (2^{ème} fils du *na*, *Zanɲa* voulant dire 2^{ème} fils)¹¹, *Naxhɔshɔ* (femme du *Naxhɔ*).

« Chaque femme féconde avait un esprit divin propitiateur qui intercédait auprès des puissances supérieures pour lui obtenir ses enfants. Ceux-ci portaient une particule du nom de cet esprit dans leur prénom : *Nya*, *nago*, *ma*, *cho*. Si une femme dont le *Nya* parrainait les enfants, se livrait au commerce des hommes, elle était sûre d'être convoquée par le possédé pour une confession publique »¹².

L'enfant est considéré comme un être en transit. Il est de passage sur terre et la société doit tout mettre en œuvre pour qu'il s'identifie à tel ou tel ancêtre qu'il représente parmi tant d'autres et auprès desquels il est appelé à retourner à la mort. Il appartient à toute la communauté. De ce fait, le développement de ses potentialités est une affaire collective. Elle relève de l'attention de tous, en vue d'une intégration réussie dans la société. Ce qui facilitera son bon retour à *yanɲikanha*¹³, le village des morts (celui des mânes) dont il doit porter « le même maillot ». En fait, tout le cycle de l'homme se résume à des va-et-vient entre le pays des morts et celui des vivants à l'intérieur d'une même communauté constante et perpétuelle. La croyance fondamentale est l'animisme dont le couronnement est le mânisme (culte aux mânes des ancêtres). L'homme est composé d'une partie visible palpable, le corps et d'une partie invisible, l'âme, le double. Ce dernier quitte momentanément le corps pendant le sommeil et va se promener, ce qui anime les rêves des vivants (voyages, disputes, enterrements, fêtes, chasse...). Mais, à la mort, l'âme quitte définitivement le corps mais peut avoir une influence sur le monde des vivants en rêves. Ce qui prouve son immortalité. La crainte de ces âmes des défunts oblige les vivants à se concilier avec elles, à les adorer par des sacrifices d'où le respect strict des traditions¹⁴.

Les compétences et les habiletés transmises par l'intermédiaire de l'éducation traditionnelle ne sont que les éléments de cette tradition, un ensemble de codes en vigueur dans le clan réparti entre l'Au-delà et le village des vivants. Par conséquent, l'Homme bien éduqué est celui qui est d'abord rattaché à ses traditions, d'où la dignité qu'il incarne. Il doit faire preuve d'honnêteté, du sens de l'honneur, du courage, de l'hospitalité, de la solidarité. Il doit être endurant, franc, sincère et moins dédisant et/ou moins médisant car il ne doit pas être méconnaissable à son retour auprès de ses ancêtres (le jour de sa mort), auquel cas, il est

¹¹ La nomenclature des garçons liée à la primogéniture se présente comme suit : *Zhe*, *Zanɲa*, *ɔmoo*, *Bɛ*, *Do*, *Naa*, *Baha* *Ninɔ*. En ce qui concerne les filles, nous avons : *Nere*, *Nɔ*, *Nire*, *Bɛɛ*, *Naa*, *Do*, *Baha*, *Ninɔ*.

¹² DEMBELE, Nagognimè Urbain (1978). *Tchagoua né d'un défunt*. Bamako, Editions populaires, p.29.

¹³ Le terme *mamarayanɲi* signifie la colline, lieu où le minianka enterrait les morts. Finalement, *yanɲi* a symbolisé la mort elle-même. C'est pourquoi le terme *yanɲikanha* renvoie aujourd'hui à l'Au-delà. De *yanɲi*= mort et *kanha* qui veut dire village. Il y a aussi *yanɲisaan*=Roi de l'Au-delà.

¹⁴ Le contenu de cette section est largement inspiré de l'ouvrage de TYLOR, Edward Burnet (1871), *Primitive culture*, Volume 1, Edition London: John Murray

expulsé du groupe et revient chaque nuit pleurer autour du village. La plupart des Miniankaabreuvés à ce paradigme éducatif ne se souviennent-ils pas des récits de vieux à ce sujet? Dans de tels cas, un sacrifice propitiatoire de réconciliation ou de réinsertion devient nécessaire. Si ce sacrifice fait par son clan ne suffit pas à altérer la colère des mânes, il devra errer désormais dans la nature en fantôme, à la recherche d'un autre groupe hypothétique dont il porte désormais les codes. En cas de recherche vaine, l'esprit pénètre, s'incarne dans une personne faible, dans un animal ou dans un objet, d'où les phénomènes de possession, de fétichisme¹⁵ et d'idolâtrie. C'est la raison pour laquelle les anciens accordent une importance particulière aux traditions car il s'agit de rester en communion avec les ancêtres, de sauvegarder l'intégrité du clan par la formation d'un type idéal d'Homme¹⁶ dans lequel tout membre est censé se reconnaître.

3.2. Les caractéristiques de l'éducation traditionnelle minianka

L'éducation traditionnelle du milieu minianka est caractérisée par la transmission de plusieurs variétés de valeurs éducatives. Elle consiste en une formation donnée aux jeunes dans les différentes classes d'âge. Elle est à la fois intégrative, collective, fonctionnelle, pragmatique, orale, continue, mystique, homogène, totale¹⁷.

3.2.1. Une formation qui intègre l'enfant dans son groupe social

Le Minianka est un être attaché à sa famille, à son lignage, à son clan, bref à toutes les structures de sa parenté (*ceborogo*). Un adage minianka dit « *Ceborogowataan* », littéralement *La parenté est bonne*, ce qui signifie qu'avoir des parents est important, qu'un homme seul est un être exposé. C'est pourquoi, la première finalité de l'éducation de l'enfant demeure la réussite de son intégration dans le groupe social de ses parents. Comme chez les *Béti* du Cameroun,

¹⁵ Pratique consistant à invoquer ou à solliciter le concours des esprits ou des forces surnaturelles qui ont pour habitacle (siège) les objets fabriqués. C'est une pratique voisine de l'idolâtrie qui est l'adoration des idoles (représentations des divinités).

¹⁶ Cette démarche est contraire à la vision de **Jean Jacques ROUSSEAU (1962)** selon laquelle l'éducation ne doit pas chercher à former un type d'homme ou de femme en particulier mais bien *l'homme et la femme dans leur essence même*. Puisqu'il faut redécouvrir l'homme naturel, l'éducation ne doit pas superposer à l'enfant une culture comme seconde nature artificielle, mais *laisser l'enfant se développer librement sans entraver son développement*.

¹⁷ Le contenu de cette section est largement inspiré de MUNGALA AssindieSanzong (1982), *L'éducation traditionnelle en Afrique et ses valeurs fondamentales*, in : « **Ethiopiennes, Revue socialiste de culture négro-africaine** », n° 29.

« la communauté prédomine sur l'individu et lui évite la propriété privée qui est parfois source d'égoïsme. Elle éduque l'individu au partage et à la « solidarité responsable »¹⁸.

De ce fait, il prend progressivement connaissance de la nomenclature de son *ceborogo*, des attitudes à adopter face à telle personne ou telle situation, bref de ses attaches avec son environnement immédiat et lointain. L'enfant se reconnaît membre de ce groupe qui le reconnaît à son tour et l'accepte au regard du modèle culturel partagé, que chaque membre incarne, défend et est prêt à transmettre. Il faut qu'il en devienne le miroir en faisant siens les principes dudit groupe dans ses manières de vivre, de penser, d'être et d'agir¹⁹. Chaque clan ou lignage s'identifie par son nom, la litanie de ses louanges (*mɛsɔnyɔ*), et son totem²⁰ qui lui sont exclusivement spécifiques²¹ et qui évoquent ses origines, son activité professionnelle, ses hauts faits, etc. C'est à juste titre que :

« L'éducation négro-africaine traditionnelle apparaît avant tout comme une intégration. Il s'agit de faire passer le nouveau-né du cosmique à l'humain et au social, de lui conférer un statut de personne non seulement en soi mais encore et surtout pour autrui et par autrui. Statut d'humain d'abord et d'adulte ensuite »²².

3.2.2. Une formation collective

Dans la société minianka, l'enfant n'appartient pas qu'à ses géniteurs. Il est membre de toute la communauté dont il doit partager les valeurs. C'est à ce titre que l'éducation de l'enfant ne revient pas exclusivement aux parents géniteurs mais à tout son environnement social. Bref, elle est l'affaire de tous. L'enfant peut alors être envoyé en commission, réprimandé, conseillé par chaque membre de la communauté, l'action de chacun convergeant vers l'objectif commun, celui de former un être en phase avec son environnement social et naturel.

¹⁸ TSANGA, Clément (2012). *L'éducation traditionnelle en Afrique Noire : cas des Béti du Cameroun*, in : « J'aime » N° du 18 Août 2012. <http://clementsangambia.blog4ever.pro/forum/pensaes-africaines/leducation-traditionnelle-en-afrique-noire-cas-des-beti-du-cameroun> consulté le 06/06/2016.

¹⁹Le contenu de cette section est largement inspiré de MUNGALA AssindieSanzong (1982), *L'éducation traditionnelle en Afrique et ses valeurs fondamentales*, in : « **Ethiopiennes, Revue socialiste de culture négro-africaine** », n° 29.

²⁰ Le contenu de cette section est largement inspiré de GASTON, Roland Jean (2011). *La famille africaine et l'éducation*. <http://jeangastonroland.centerblog.net/1-la-famille-africaine-et-education> consulté le 06/06/2016.

²¹ Les louanges sont chantées par des chanteurs locaux, connaisseurs avérés du clan. Les contextes sont : le champ pour encourager les cultivateurs, les mariages, les cérémonies funèbres, les cabarets. Il s'agit de rappeler à l'homme ou à la femme qui il/elle est véritablement. C'est pourquoi la disparition des louanges représenterait la perte de l'identité pour chaque clan mamala. Les cris stridents d'un griot s'évertuant à échafauder des louanges à l'adresse d'un Minianka quelconque en ville, pendant une cérémonie, ne peuvent en réalité l'émouvoir car ne représentant rien dans son imaginaire culturel.

²² ZOMBRA, Mamadou, *Pédagogie Freinet et pédagogie traditionnelle africaine* <http://www.icem-freinet.fr/archives/educ/74-75/16/29-30.pdf> consulté le 06/06/2016

3.2.3. Une formation liée à la vie (fonctionnelle)

Les enseignements que le corps social transmet à l'enfant sont utiles pour lui et sa communauté. Tout ce qu'il apprend est en rapport direct avec les réalités socio-économiques de son milieu. C'est une formation liée à la vie quotidienne. Il n'y a pas de risque de demeurer sans emploi puisque chaque enfant est façonné en fonction de la tâche qui l'attend déjà dans la société.

3.2.4. Une formation basée sur l'oralité

Ce n'est pas une école systématiquement instituée. Elle est informelle, occasionnelle, fondée sur la langue du milieu (le mamara) par laquelle toutes les connaissances sont transmises oralement (la tradition orale) en l'absence de codes écrits.

3.2.5. Une formation pragmatique, moins théorique

La théorie et la pratique sont confondues. C'est l'apprentissage par l'expérience et l'exemple, les aînés servant de modèles aux cadets. C'est une pédagogie du vécu dans laquelle les enfants participent à toutes les activités d'apprentissage.

3.2.6. Une formation continue qui tient compte de l'âge et du sexe

Le cadet n'est pas censé connaître ce que l'aîné sait déjà. La formation est graduelle. Elle est de ce fait adaptée à l'âge de l'enfant qui s'adapte progressivement à son environnement social et physique. Le garçon de deux ans ne peut être initié au *kori* (épreuve d'endurance). La jeune fille du même âge ne peut subir le rite de l'excision. La formation est liée également au sexe conformément à la division sexuelle du travail.

« Cette séparation vise à donner au jeune des aptitudes dans le domaine qui lui est propre. Pour le jeune garçon, la force virile et l'autorité sont à sa portée pour l'édification de l'homme de demain. Tandis que pour la jeune fille, la cuisine, les travaux ménagers et certains travaux des champs l'aident à construire la femme de demain »²³.

C'est ainsi que la jeune fille apprend auprès de sa mère, de ses tantes, de ses aînées et de ses grands-mères alors que le petit garçon a pour école, le giron de son père, de ses oncles, de ses aînés et de ses grands-pères.

Pour la formation continue spécialisée (formation du grand chasseur, du magicien, du grand cultivateur, du grand devin, du grand chanteur, etc.) elle se fait en *boule de neige* dans un réseau complexe d'affinités. Autrement dit, l'acquisition d'un savoir ouvre les perspectives

²³ GASTON, Roland Jean (2011), Loc. Cit., <http://jeangastonroland.centerblog.net/1-la-famille-africaine-et-education> consulté le 06/06/2016

vers un autre plus grand. L'homme ou la femme acquiert ainsi sa spécialisation dans son domaine d'intérêt en allant de la personne peu cotée à celle plus renommée même si cela requiert des séjours chez les détenteurs des différents degrés du savoir recherché. La méthode consiste pour chaque maître (shohoto) à transmettre son savoir à son disciple (shohobile), et à l'orienter ensuite vers un autre qu'il considère comme une référence.

3.2.7. Une formation fondée essentiellement sur les croyances religieuses traditionnelles

L'enfant est entouré d'interdits (*yafunyo/ kafungɔɔn*)²⁴. Exemples : ne coupe pas le to (*suro*) avec un couteau ; ne fait pas de rapports sexuels en brousse ; ne mange pas de la main gauche. Ces pratiques « perturbent » l'ordre naturel et/ ou social et peuvent à la longue influencer la pluviométrie et engendrer d'autres calamités.

L'éducation établit ainsi un rapport indéfectible entre l'enfant, la nature, sa communauté et le monde invisible. Parfaitement adaptée au milieu, elle favorise l'intelligence concrète au détriment des facultés d'abstraction, car dans le système de croyance minianka, l'accent est mis sur la signification à attribuer aux phénomènes plutôt que l'explication fondée sur l'expérimentation et la vérification²⁵. C'est ainsi que dans l'imaginaire populaire de cette société, la guêpe maçonne ne pond pas d'œufs, mais transporte plutôt des chenilles dans son nid et les y transforme en petites guêpes²⁶. Le raisonnement est plutôt porté vers le mysticisme que sur les explications rationnelles. La maladie n'est pas causée par un agent pathogène mais par le sorcier que la divination doit débusquer et mettre hors d'état de nuire. La protection contre les calamités naturelles et sociales est assurée par les *djinn*s et les divinités. L'homme devient ainsi craintif devant les forces de la nature, les objets et/ou phénomènes divinisés par le clan ou la communauté. La nature n'est pas défiée mais crainte, ce qui annihile en l'individu tout esprit critique. Il se soumet à sa communauté qui est dépositaire de toutes les vérités. L'ordre social est sacré. Toute forme de déviance sociale est prohibée, son risque étant quasi nul.

L'éducation inculque également au jeune minianka que chaque famille, chaque lignage, chaque clan est à cheval entre deux mondes : celui des mânes des ancêtres et celui des vivants, les premiers jouant le rôle d'intermédiation ou d'intercession entre les divinités et les humains ici-bas.

²⁴ *Yafunyo*: pluriel de *yafungɔɔn* qui veut dire chose interdite comme la viande du lièvre pour les initiés au *ja* ; *kafungɔɔn* : pluriel de *kafunno* qui signifie acte prohibée comme faire des rapports sexuels en brousse.

²⁵ Le contenu de cette section est largement inspiré de SAWADOGO, Ousmane (2003), *L'éducation traditionnelle en Afrique noire*, http://www.manden.org/article.php?id_article=25 consulté le 06/06/2016.

²⁶ Lorsque la guêpe maçonne a fini de construire son nid, elle va à la recherche de provisions pour les futures guêpes. Ces provisions constituées de chenilles sont anesthésiées et introduites dans le nid. La guêpe y pond alors des œufs, puis ferme l'ouverture. Après l'éclosion des œufs, les petites guêpes se nourrissent des chenilles en léthargie, jusqu'à leur maturité. Elles cassent alors le nid et s'envolent.

3.2.8. Une formation homogène

C'est le même contenu éducatif qui est transmis de génération en génération conformément aux grands principes retenus, à l'idéal partagé et aux objectifs poursuivis par la communauté. Ainsi, en dehors des particularités familiales et des enseignements du vécu quotidien, chaque enfant passe par les mêmes rites pour atteindre la maturité. Cela est illustré par le processus d'initiation au *na*²⁷ qui est identique pour tous et comporte quatre grandes étapes caractérisées chacune par un rite de passage.

- **le rite d'action de grâce**

Il a lieu après l'accouchement d'une femme. Une poule (*tigi-tigixhuu*)²⁸, est immolée au *naen* guise de reconnaissance à cette divinité qui a intercédé auprès de *Kile* (divinité suprême) pour que l'enfant soit conçu. Le nom du nouveau-né est alors annoncé au *na*.

- **le rite de présentation de l'enfant**

Lorsque l'enfant marche, il est présenté à la divinité par un sacrifice d'immolation de deux poules et de libation de liquide à base de pâte de farine de petit mil. L'accomplissement de ce rite (*myenwonɔ*)²⁹ l'autorise à manger la viande sacrificielle sauf celle qui est issue du sacrifice fait à l'occasion du *dayɛɛ*³⁰ d'un de ses aînés. Mais, il ne peut pas encore toucher au *na*.

- **le rite d'implantation du canari**

Après la circoncision, tous les droits tombent. L'enfant ne peut plus rien manger de ce qui est sacrifié au *na*. Son père immole alors une poule et un coq. Puis, un canari à couvercle est implanté (*shoojolo*)³¹ ou (*shooburu*) en son nom, ce qui l'autorise à renouer avec la consommation de la viande sacrificielle sauf celle du *dayɛɛ*. Il ne peut cependant toucher encore au *na*.

²⁷ Le *na* est un fétiche dont l'origine remonterait à Nizorokanha (Commune de Tourakolomba, Cercle de San) où les *djinn*s l'auraient offert à une femme en brousse. Cette dernière, à son tour, l'aurait remis à son mari. Il serait devenu communautaire quand il s'est avéré utile d'abord dans la lutte contre la sorcellerie puis dans la prescription des sacrifices expiatoires et propitiatoires dans tous les domaines de la vie (santé, agriculture, environnement, etc.). Le *na* était adoré par sacrifice humain. Pour l'humaniser, l'homme a été remplacé par le chien, son plus fidèle compagnon. Le sang de cet animal est considéré comme aussi sacré que celui de l'homme. Aujourd'hui, il existe plusieurs variantes du *na*, donc plusieurs types de rites.

²⁸ *Tigi-tigi* signifie le processus de l'accouchement et *xhuu* veut dire poule en mamara.

²⁹ *Myenwonɔ*, *demyen* (farine) et *wonɔ* (libation) fait référence au sacrifice qui consiste à verser un liquide à base de farine de petit mil.

³⁰ *Shooɔmugu* en mamara ou *Dayɛɛ* en bamanankan veut dire ouverture du canari. C'est la quatrième étape d'initiation au *na* et qui ouvre le *na* à l'initié, lui autorise à tout faire même à entrer dans les plus grands secrets du *na*.

³¹ *Shoojolo* veut dire implantation du canari: de *shoo*(canari) en mamara (minianka) et *jolo* (implantation).

Shooburu veut dire renversement du canari. Il s'agit d'implanter le canari en le renversant par son ouverture.

Shooburu et *shoojolo* font référence au même rite d'initiation.

- **le rite de confirmation, d'ouverture du canari (*shoophɔmugu* ou *dayɛɛ*)**

Les parents du garçon immolent au *na* une poule et un coq, plus une somme de *cent francs*. Ce rite donne le droit à l'initié de toucher au *na*, d'accéder à ses secrets. L'initiation prend ainsi fin. Mais, il existe des rites facultatifs comme le sacrifice d'un chien appelé *kodewuludemandé* par le *na* lui-même et le sacrifice personnel d'une poule appelé *kodegogori* que tout homme déjà confirmé peut faire en confiant une intention spéciale au *na*. Lui seul est autorisé à manger de la viande mais comme tous les autres ci-dessus évoqués, ce rite s'accomplit une seule fois dans la vie.

3.2.9. Une formation totale

La formation touche à tous les besoins de la société. Elle est à la fois physique, intellectuelle (devinettes), sociale (contes), morale (contes), religieuse (initiations), philosophique (proverbes), économique (marchandage), psychologique (contes), culturelle, artistique (contes), idéologique (les mythes). Mais il n'y a pas d'enseignement systématique séparé de ces disciplines. Un conte suffit pour enseigner à la fois la plupart de ces disciplines³²: la morale à travers les conduites des animaux personnifiés comme l'hyène et le lièvre, l'art selon la manière de conter, la musique à travers les chants des personnages du conte, etc. A partir d'une seule légende, l'on peut enseigner l'origine du clan (histoire), ses différents itinéraires, ses sites (géographie), sa généalogie (histoire), ... Un mythe aussi peut servir de tremplin pour transmettre à l'enfant des connaissances à la fois morales, religieuses, cosmogoniques, géographiques, entre autres.

3.3. Les techniques éducatives dans la société traditionnelle minianka et les valeurs transmises

Dans la société minianka, l'éducation reposait sur des techniques et un programme informels et constants que chaque génération devrait assimiler et transmettre intégralement à ses descendants. Au nombre des techniques, nous retenons ici :

3.3.1. Les rites d'initiation (*je wu*)

L'initiation, du latin *initiare*, s'entend chez les Minianka par **faire entrer dans** (*je wu, leɲɛ wu*) en mamara. Il s'agit d'un complexe de rites au cours desquels l'enfant accédait à des connaissances et pratiques ésotériques en vue d'acquiescer un nouveau statut. Il s'imposait

³²Le contenu de cette section est largement inspiré de MUNGALA AssindieSanzong (1982), *L'éducation traditionnelle en Afrique et ses valeurs fondamentales*, in : « **Ethiopiennes, Revue socialiste de culture négro-africaine** », n° 29.

alors au nouvel initié une rupture avec l'ordre ancien, l'adoption d'une nouvelle hiérarchie des valeurs, bref l'abandon d'attitudes et de comportements considérés comme puérils.

Tout jeune passait obligatoirement et de façon rigoureuse par plusieurs types d'initiations avant d'atteindre l'âge adulte. Il s'agissait essentiellement de la circoncision ou l'excision, de l'initiation aux différentes divinités comme le *ɲa*, le *ɲerezhege*, le *kɔri*, le *kɔmɔ*, *lekɔnɔ* (initiations collectives de classes d'âge), le *naŋa*, le *naxhɔɔ*, le *kaja-da-ŋaani*, le *ɲinikajugu*, le *kile*, le *baɲmolo* (initiations individuelles).

La circoncision et l'excision avaient respectivement pour finalité d'intégrer et de socialiser l'enfant. Au-delà de l'épreuve physique endurée, elles inculquaient aux jeunes, par les soins des initiateurs³³, les valeurs de solidarité, du vivre-ensemble, les secrets inhérents à la vie conjugale imminente. Ces épreuves faisaient passer l'enfant du stade de *bilakoro*³⁴ à celui d'homme ou de femme. Le garçon et la fille pouvaient désormais abandonner respectivement le *ɲɔhɔfaan*³⁵ ou le *ɔgɔbɛ*³⁶ et le *cobaŋa*³⁷ pour porter le *kulusi*³⁸ ou le *faan* (pagne). « *W'a je kulusi ni* » (il est rentré dans le kulusi) voulait dire qu'il est devenu homme.

L'initiation aux multiples divinités était le biais de transmission de la notion de secret, de confiance, d'endurance, de soumission à la hiérarchie sociale.

3.3.2. Les contes (*giraya*)

Les contes sont des récits de faits, d'aventures imaginaires, destinés à distraire³⁹. Pour les Minianka, ce sont des histoires qui contiennent toujours un ou des enseignements, des leçons de morale pour bien se conduire dans la société. C'est un complexe éducatif multidisciplinaire qui assure la formation morale (l'enfant s'identifie au bienfaiteur et méprise le malfaiteur, admire l'intelligence et répugne la sottise : exemple du conte *Le lièvre, l'hyène*

³³ Les initiateurs sont appelés respectivement *cekɔnto* (père des circoncis) et *cekɔnnu* (mère des excisées)

³⁴ Qui n'a pas acquis le statut d'homme ou de femme. Qui n'est passé par aucun rite majeur.

³⁵ Bande de cotonnade accrochée à un fil porté en ceinture et qui cachait le sexe masculin.

³⁶ Petite culotte qui cachait seulement le sexe masculin et strictement les fesses du jeune garçon.

³⁷ Bande de cotonnade accrochée à un fil porté en ceinture et qui cachait le sexe féminin. C'est l'équivalent du *ɲɔhɔfaan* des garçons.

³⁸ Type de culotte bombée à l'arrière que portaient les jeunes minianka qui avaient passé le rite de la circoncision. Son port était interdit au *bilakoro* (non circoncis).

³⁹ GASTON, Roland Jean (2011), Loc. Cit., <http://jeangastonroland.centerblog.net/1-la-famille-africaine-et-education> consulté le 06/06/2016.

et les poissons). Il permet d'apprendre à l'enfant, en même temps, les chants, la nomenclature de la faune sauvage, les tournures de la langue et du langage, à maîtriser son environnement physique et social et à consolider ses facultés d'imagination et de mémoire. C'est ainsi que les vieux et les vieilles qui en sont les détenteurs/dépositaires, regroupaient les enfants autour du feu la nuit, le jour étant réservé aux travaux. C'est le sens de l'interdit qui frappe les contes le jour en milieu minianka.

3.3.3. Les mythes (*manaa*)

Le mythe constitue l'histoire des actes des êtres surnaturels, et, à la différence de la légende, cette histoire est considérée comme absolument vraie (parce qu'elle est l'œuvre des êtres surnaturels). Il rapporte l'histoire de la création, c'est-à-dire comment une chose a commencé : une institution, un comportement, une manière de travailler, etc. C'est pourquoi le **Dicos Encarta 2009**, fait du mythe un *récit fabuleux traditionnel à travers lequel s'exprime symboliquement une conception du monde*. Pour **MAUSS, M.**

« Un mythe proprement dit est une histoire crue, entraînant en principe des rites »⁴⁰.

Par le biais des mythes dont les anciens sont les dépositaires, de génération en génération, le jeune minianka apprenait l'origine de son clan, de son totem, d'une cérémonie rituelle. Le mythe avait pour rôle pédagogique, le développement de la mémoire chez l'enfant et l'acquisition d'une identité, comme le dit l'adage, *mayεεε (connais-toi, toi-même)*. C'est le cas du mythe qui entoure la cérémonie du *Nanpun*⁴¹ chez les minianka de Karaworola (cercle de Yorosso), du mythe de *Koba*⁴² du village de Marana (cercle de Yorosso), de celui de *Kafɔ*⁴³ (ce marigot mythique), appelé aussi l'*Eau des Zanigεε* près de Siraba (Commune de Sourountouna, cercle de San). C'est aussi le cas du mythe de la panthère comme totem des *kɔfɔbigεε* (un quartier de Waky-Sokourani, commune de Waky, cercle de San).

3.3.4. Les devinettes (*ηmɔhɔgbeεεε*)

Comme leur nom l'indique, il s'agit, pour le jeune minianka, d'exercices consistant à deviner des énigmes, d'allusions qui consistaient pour le jeune minianka, à deviner. Il devrait, malgré le peu d'éléments mis à sa disposition, trouver une réponse à travers une imagination rapide.

⁴⁰Mauss, Marcel, in: POIRIER, Jean (1968). *Ethnologie générale*, Ouvrage collectif sous la direction de Poirier, Gallimard, Collection la Pléiade, Paris, p.1052,

⁴¹ Cérémonie rituelle de l'hospitalité en pays minianka.

⁴² Mare près de Marana, cercle de Yorosso (Mali) qui est l'incarnation d'un voyageur qui cherchait un site pour s'installer. Selon le mythe, le village de Marana a accepté l'hospitalité à l'homme, suite au refus des habitants de Kourouwa. Le mystérieux étranger se serait alors retiré derrière le village. Et le matin, au réveil, les habitants de Marana seront stupéfaits de voir une grande mare jouxtant leurs habitations au grand dam de Kourouwa.

⁴³ Selon ce mythe, les *zanigεε* constituent un clan dont la divinité protectrice était *Kafɔ* (littéralement notre propriétaire), une eau qui était adorée par sacrifices humains. Ne pouvant plus continuer à honorer les termes du pacte, le clan s'est dispersé et *Kafɔ* serait toujours aux trousses des membres du clan partout où ils s'installent.

De ce fait, les devinettes constituent l'une des techniques de développement des facultés de l'intelligence car imagination féconde, mémoire forte, attention subtile, capacité d'appréciation rapide du langage et des gestes, etc., sont requis pour réussir l'exercice à travers une réaction positive rapide. Elles créaient chez le jeune minianka un esprit d'émulation vif et vivace, faisaient de lui le centre de l'enseignement et requéraient une participation démocratique de tous les enfants. Exemple : « *Li l'e se, li l'e ma = Le voilà parti, le voilà de retour* » fait allusion à la navette du tisserand.

3.3.4. *Les légendes (kazhiinikafila)*

Il s'agit là d' "histoires" du clan, de la famille, des itinéraires de migrations, des obstacles franchis et des coups de mains conditionnels obtenus soit d'animaux, soit de choses qui deviennent, de ce fait, des alliés et par la suite des totems (yafunyɔ). L'histoire du clan et de la famille est ainsi magnifiée par l'évocation de l'intervention d'êtres et de choses impersonnels. Les légendes donnent à l'enfant une certaine fierté à appartenir à son clan, à son lignage ou à sa famille et lui permettent de connaître en même temps ses alliés et ses totems (êtres et objets). Elles combinent les apprentissages d'ordre cosmogoniques, généalogiques, géographiques...

3.3.5. *Les proverbes (talenɛɛ)*

« Le proverbe est une formule présentant des caractères formels stables, souvent métaphoriques ou figurés et exprimant une vérité d'expérience ou un conseil de sagesse pratique et populaire, commun à tout un groupe social »⁴⁴.

Il peut s'assimiler souvent à une position philosophique, faisant allusion à des valeurs, des comportements et des attitudes souhaitées dans la société et qu'il y a lieu de transmettre aux enfants. Les vieilles personnes sont réputées être de grands diseurs de proverbes. Comme chez les *Béti* du Cameroun, lorsqu'une personne âgée prenait la parole parmi les siens sans faire usage de proverbes, l'on doutait de ses connaissances. Quand le vieux minianka dit : « *Wu kadancɛɛ na fyɛnwaxhɔhɔni* », se traduisant par « *C'est sur une aire qui lui est familière que l'aveugle danse* », cela signifie qu'une personne se trouve toujours à l'aise sur un terrain connu, un sujet qu'il maîtrise, qu'il faut être conscient de ses faiblesses. L'éducation par les proverbes se fait à l'occasion, sur le fait, en leçons accidentelles.

⁴⁴GASTON, Roland Jean (2011), Loc. Cit., <http://jeangastonroland.centerblog.net/1-la-famille-africaine-et-education-en-ligne>, consulté le 06/06/2016.

3.3.6. La menace ou la peur

« La menace c'est toute parole ou geste dont on se sert pour faire craindre à quelqu'un le mal qu'on lui prépare ». Elle a une corrélation étroite avec la peur qu'elle suscite. « La peur est une passion pénible qu'excite en nous ce qui paraît dangereux, menaçant, surnaturel ». L'éducation traditionnelle minianka, pour conserver ses valeurs s'appuyait sur ces éléments de dissuasion. Les divinités étaient comme une épée de Damoclès sur les têtes, prêtes à châtier quiconque venait à transgresser un interdit ou un tabou, à commettre un vice. Il s'agissait de faire respecter les règles, les lois et les préséances vitales qui ordonnent toute vie sociale. Ainsi, depuis son bas âge, l'enfant est entouré d'un univers fait d'épouvantails dissuasifs à la tentation de commettre même des peccadilles. Il n'est pas rare de voir dressé, à la lisière d'un champ de maïs ou d'arachide en maturité, un fétiche « faisant la sentinelle ». Aussi, un objet précieux oublié sur la place publique y était-il retrouvé en bonne et due forme.

3.3.7. Le jeu

Comme chez la plupart des pédagogues modernes, le jeu dans l'éducation traditionnelle minianka est à la fois un moyen important de distraction et d'apprentissage. Non encore intégré pleinement dans les activités, l'enfant joue. Par l'imitation des adultes par le jeu, il apprend les activités de son clan : artisanat (*ɲiikaceɲɛɛ*), travail champêtre (*faa*), imitation de rites funéraires (*gbɔnkeregeedaanni*), adoration d'idoles (*yaɲa*), chasse (*lozogo*), danse (*xɔhɔɔ*), etc.).

Le jeu façonne l'intelligence par le développement de l'attention, de l'imagination créatrice et, en principe, du pouvoir d'invention. Par le respect des règles du jeu, l'enfant acquiert la conscience morale. En outre, les compétences manifestées dans le jeu préfiguraient les rôles de chaque enfant dans la société (grand artisan, grand cultivateur, grand sacrificateur, grand chasseur ou guerrier, grand artiste, grand lutteur, etc.). D'où l'adage “*Wa bu ma jaxɔhɔɔ ni, wu naha ma jasɛɛbe ni*” qui se traduit par “*Celui qui te bat au jeu, te battra aussi au sérieux*”.

3.4. Les étapes de l'éducation traditionnelle minianka

L'éducation se fait en cinq étapes dont nous n'avons ici aucune prétention de faire une description exhaustive.

De la naissance à 3 ans : première enfance ou *πibinεε*

Lorsqu'un enfant naît dans une famille, les oracles sont consultés pour déterminer la divinité donatrice du nouveau-né, puis un prénom lui est attribué.

C'est l'étape de la première jonction entre la nature et la culture chez l'enfant.

L'enfant est d'abord avec sa mère, puis toujours à côté d'elle. Elle lui assure la transmission des premières valeurs de la socialisation (primauté de la main droite sur la main gauche, bonne posture et silence au moment du repas, obligation de tenir le plat pour les autres). Les différents reflexes innés sont socialisés progressivement soit par la négociation ou par la contrainte. Souvent, pour le faire taire quand il pleure, la mère évoque l'imminence de l'arrivée du petit chien ou tout autre animal qui épouvante l'enfant. Il est dorloté au moyen de petits chants. C'est l'âge de la présentation de l'enfant à sa divinité tutélaire, donc première initiation.

Cependant même si à cet âge, l'enfant semble plus proche de sa mère, il faut dire que toute la famille et toute la communauté ont un droit de regard sur le jeune être qui conquiert peu à peu son environnement social et naturel.

De 3 à 12 (13) ans : deuxième enfance ou *ουηγοβιire*

C'est l'étape des jeux par excellence c'est-à-dire que l'enfant est très attaché aux jeux (solitaires puis avec ses petits camarades) qui, avec les contes, développent son corps au profit de son intelligence et assurent sa formation morale. Il intègre peu à peu les activités de la famille selon la division sexuelle du travail en vigueur dans la société. La fille apprend à côté de sa mère les tâches féminines (préparation des repas, lessive, etc.). Le garçon se met à côté de son père, l'imité et l'accompagne souvent au champ. Il peut, à cet âge faire aussi le berger. Sur le plan vestimentaire, l'enfant s'identifie à ses parents du même sexe. La dimension collective de l'éducation devient de plus en plus prépondérante. En ce qui concerne la formation religieuse, il subit les premières initiations en compagnie de ses camarades de classe d'âge.

De 12 à 21 (22) ans : troisième enfance ou *λενεηε*

C'est la période qui s'étend de la puberté au mariage en passant par l'adolescence. Elle commence par les transformations physiologiques (apparition de poils et de boutons). La voix change. Les premières règles apparaissent chez la fille qui devient de plus en plus femme. Cependant, contrairement à ce qui se passe en Occident, il n'y a pas de *complexe d'Œdipe* en *paysminianka* car l'enfant appartient à tout le lignage de son père, les oncles et

les tantes étant les plus en vue en ce qui concerne toute question relative au mariage ou à tout autre événement intervenant dans la vie de l'enfant. C'est le moment des conseils que la fille reçoit de sa mère sur la manière de se comporter avec les garçons. Le développement intellectuel et moral se fait à l'aide des contes, des légendes, des devinettes et des jeux éducatifs (la ronde, le jeu de cache-cache par exemple pour les filles). C'est l'étape de l'excision pour les filles qui s'apprêtent à rejoindre leur mari et de la circoncision pour les garçons. Pour le garçon, c'est la période consacrée aux initiations au *na*, au *komo*, au *kono*, au *kori*. Les filles apprennent ainsi leur rôle de femme dans le foyer et les garçons à devenir de vrais hommes (endurants, solidaires, tolérants, obéissants envers les aînés, respectueux des coutumes et des traditions). La fin de cette étape est couronnée par le mariage. Le garçon ou la fille ont atteint la maturité et peuvent désormais affronter véritablement la vie.

De 21(22) ans à 40 ans : âge adulte ou *natogo*

Le garçon ou la fille n'est plus un enfant. Il n'y a plus de croissance en taille. Le garçon compte désormais parmi les adultes auxquels on peut confier des secrets de la famille ou du village. C'est la période au cours de laquelle il apprend beaucoup sur la vie de la communauté, étant un acteur majeur. C'est l'âge de conquête de la sagesse. C'est l'âge pendant lequel il approche les personnes âgées pour s'inspirer de leur connaissance,

« car les vestiges de l'éducation traditionnelle avaient encore quelques prolongements dans la vie adulte où les actes, en dépit de toute apparence, revêtaient une signification véritable et profonde »⁴⁵.

Il siège au conseil de famille où il délibère sur les questions essentielles liées à l'organisation des activités agricoles, au mariage d'une sœur ou d'une fille de la famille. Selon ses aptitudes, il peut être un chasseur (guerrier), un grand musicien, un cultivateur renommé.

Quant à la fille, elle intègre le cercle des femmes. Elle devient mère donc procréatrice, appelée à transmettre à sa progéniture les mêmes valeurs qu'elle a reçues de ses parents. Les vieilles personnes, surtout les belles-mères deviennent leurs principales conseillères.

De 40 ans et plus : la vieillesse ou *legε*

C'est l'âge de la sagesse. La tentation au plaisir charnel s'estompe peu à peu. La femme atteint la ménopause. L'homme ou la femme devient en principe une référence dans la communauté. Ils sont grand-mère ou grand-père. L'homme peut être chef de famille, chef de

⁴⁵DEMBELE, NagognimèUrbain (1978), Op. Cit, p.78.

village, chef de lignée ou de lignage. Il est le dépositaire des secrets de la famille et oriente chaque membre selon son aptitude vers une connaissance particulière (chasse, musique, danse, artisanat, élevage, ...) en le prenant lui-même en charge ou en le confiant à une autre personne qui s'y connaît. Sur le plan religieux, il peut être chef d'une société secrète comme le *komo*, sacrificateur, chef de culte, chef de terre qui s'occupe des sacrifices agraires en début d'hivernage à la gloire des mânes et pour le bonheur des hommes. En fait, il est responsable du bonheur comme du malheur de la famille, du village, de la cité, bref de toute la communauté dont il a toute la charge.

La femme, à cet âge, s'occupe de l'éducation des jeunes filles qui passent la nuit chez elle. En cas d'excision, c'est elle qui a la charge du groupe de filles mises sous sa responsabilité. Elle se doit de leur prodiguer tous les conseils relatifs au passage des filles au statut de femmes. Elle est considérée comme une femme achevée prête à partager son expérience.

Au crépuscule de leur vie, si l'homme et la femme ont été exemplaires dans le respect des traditions, ils n'ont plus de crainte d'être rappelés auprès des ancêtres, à *yanjikanha*, le village des morts d'où ils étaient en réalité venus.

IV. LES DIFFICULTES LIEES A LA PRESERVATION DU SYSTEME ET LES ATTITUDES ADOPTÉES FACE AU CONTEXTE MODERNE

4.1. Les difficultés liées à la préservation du système

L'éducation traditionnelle minianka est de nos jours mis à rudes épreuves si bien que les pessimistes prédisent déjà la disparition très prochaine du mamaraavec tout le dispositif culturel que cette langue véhicule. Le modèle décrit ci-dessus est de moins en moins partagé par toute la communauté. Les différentes étapes par lesquelles tout enfant devrait passer pour atteindre le statut souhaité d'homme ou de femme ne sont plus de rigueur et ne semblent plus engager les parents aux yeux de la société.

Parmi les difficultés évoquées par les personnes ressources, comme ayant engendré la déstructuration progressive des systèmes éducatifs traditionnels africains en général et minianka, en particulier, se trouvent la colonisation, l'irruption des religions monothéistes (islam, christianisme). Il y a aussi les médias dont le dénominateur commun est la diffusion de modèles étrangers très nocifs pour la survie des systèmes traditionnels minutieusement mis en place depuis des siècles voire des millénaires.

La colonisation française, pour atteindre son objectif principal d'exploitation maximale des ressources, a procédé à une déstructuration des structures traditionnelles par son système

pernicieux d'assimilation. La méthode a consisté en un formatage progressif des structures mentales par le biais de l'école et de la monnaie.

L'école a été fortement tributaire du contexte colonial de son implantation. Elle a éliminé le substrat socio-culturel de son environnement. Elle s'est déployée par un monopole croissant de transmission des savoirs comme valeurs de civilisation⁴⁶. Elle a produit à dessein plutôt des auxiliaires coloniaux que des hommes et des femmes au service de leur société, par ses programmes d'enseignement en porte-à-faux avec les objectifs de l'éducation traditionnelle. Les réticences à la scolarisation des enfants (tous sexes confondus) et l'ampleur de la déperdition que cela a engendrées n'ont pour explication que le caractère étranger et étrange de cette institution au contexte traditionnel minianka. Or, il est admis que l'école n'est ni le seul lieu de l'éducation, ni son lieu principal. Elle est avant tout un construit social, un fruit du système social soutenu par un environnement économique autonome. Malgré l'accession à l'indépendance, les questions demeurent quant à l'adaptation du système éducatif à nos réalités socio-économiques. L'enfant est-il formé pour servir sa société ou se servir soi-même?

La monnaie, moyen d'échange et de thésaurisation, a entraîné la disparition du troc et engendré le système d'échange indirect. L'apparition de la propriété privée subséquente, finit alors par cultiver l'individualisme, dans un contexte de consommation de masse. Le nouvel esprit de recherche effréné du bien-être individuel a détruit l'esprit de famille, porté un coup dur à l'éducation collective et changé l'ordre de préséance dans les familles. La prépondérance de la voix pendant les prises de décision n'est plus liée à la primogéniture mais plutôt aux signes extérieurs d'aisance. L'enfant échappe de plus en plus au contrôle de la collectivité et devient le produit de son seul couple parental, unique répondant de son éducation et seul interpellé juridiquement au sujet de ses comportements nocifs pour la société.

Les religions monothéistes, certes, elles sont unanimes que l'homme est une créature divine, mais elles ne partagent pas le modèle d'intervention surnaturelle dans le processus de conception de l'enfant véhiculé par la philosophie éducative traditionnelle minianka. Même si la plupart des valeurs retenues par l'éducation traditionnelle sont partagées par l'islam et le christianisme, les références ont changé. Si le système traditionnel se réfère à une multitude de divinités, intermédiaires⁴⁷ entre les hommes et le Dieu unique (Kile), pour

⁴⁶SAWADOGO, Ousmane (2003), Loc.cit., http://www.manden.org/article.php3?id_article=25 consulté le 06/06/2016.

⁴⁷**Lejna** aussi se dit *Kiletundumɔ*, de *Kile*= Dieu et de *Tundumɔ*= Envoyé.

garantir et protéger les valeurs sociétales, les chrétiens et les musulmans⁴⁸ se confient à l'intercession d'Hommes appelés prophètes pour atteindre la même divinité, c'est-à-dire Dieu, ce qui élargit en principes pratiques dites animistes et tous les contenus qu'elles véhiculent. Or, les mosquées et les chapelles sont de plus en plus légion en pays minianka. Les messages des imams, des prêtres et des pasteurs qui se réfèrent respectivement au Coran et à la Bible, au-delà de quelques convergences avec le modèle traditionnel minianka⁴⁹, constituent de véritables instruments de transmission de cultures étrangères orientales et occidentales, donc d'acculturation et de déstructuration des sociétés traditionnelles. Par leur biais, de nouveaux modèles éducatifs sont introduits, entraînant *ipso facto* l'abandon de plusieurs pratiques ancestrales (les rites funéraires, les rites de mariage, les rites profanes de salutations⁵⁰...), considérées désormais comme dégradantes, *haram*, c'est-à-dire interdits ou relevant du domaine du *Satan*, mais jadis essentiels. Il en résulte une nouvelle approche des alliances, bref de nouvelles visions du monde.

Quant aux médias, à la place de la fumée, du coup de fusil, du héraut, du crieur public, du tabalé *oucabaŋa*⁵¹, selon les localités, la radio a été le premier outil moderne à faire irruption dans le dispositif d'information en pays minianka sous le descriptif de *mazhinjogo*, « *la machine qui parle* ». A cette dernière est venue s'agréger la télévision diffusant des films pour la plupart malsains, véhiculant des cultures étrangères très prisées par la jeunesse. Les Technologies de l'Information et de la Communication (TIC) à savoir le téléphone portable, les journaux, l'outil informatique (l'internet et les réseaux sociaux) dans une moindre mesure, ont étouffé les outils traditionnels dont disposaient les Minianka pour s'informer et communiquer. Le contrôle de l'information et du mécanisme de transmission des valeurs a ainsi échappé aux chefs traditionnels. L'information était désormais dans la rue livrée à qui veut la prendre et la transmettre, donc soumise à des traitements divers et diversifiés.

Ce processus a amené le Minianka à s'interroger sur la pertinence de certaines de ses valeurs et pratiques érigées en règles de conduite sociale. Il se retrouve alors à la croisée des chemins du traditionnel et du moderne. Son identité est de plus en plus diffuse dans les

⁴⁸Les Minianka distinguent les catholiques des protestants par les termes respectifs de *kerecɛɛn* et *dealaxoo* (les minianka ayant relevé dans les prêches des protestants la récurrence de l'expression *Ala ko ten*, c'est-à-dire Dieu a dit comme ça). Les musulmans sont appelés *sɛsɛlɛɛ* (ceux qui se prosternent).

⁴⁹ Cf. La plupart des « *Dix Commandements* », que Dieu a donnés à Moïse sur le Mont Sinaï, étaient déjà pratiqués en pays minianka avant l'arrivée des religions dites monothéistes.

⁵⁰A *salamuwalekum* ! (Que la paix de Dieu soit avec toi) est censé plus saint que le traditionnel *A ni sogoma* (Vous et le matin = Bonjour) ou *A ni ce* (Vous et le travail = Courage). Aussi, les gestes comme la genou-flexion, l'accroupissement ne sont plus assez érigés en règles de conduite sociale.

⁵¹ Terme minianka désignant un grand tam-tam rituel qui n'était joué que pour annoncer des événements importants (décès d'un chef, déclaration de guerre, etc.).

méandres des changements provoqués par la confrontation des cultures africaines, occidentales et orientales. Un regard sur les rapports de forces rend les nouvelles générations très sceptiques quant à la pertinence encore de ce système éducatif traditionnel dont les produits n'ont pas pu mettre à profit certaines valeurs tant évoquées. Nous citerons ici entre autres le respect de la parole donnée et de la personne humaine, l'union, la solidarité et l'entraide, toutes choses qui n'ont pas pu empêcher la pratique de la traite négrière et la pénétration coloniale, bref mettre en déroute les envahisseurs coloniaux. Il faut dire que le triple triste statut de colonisé, de dominé et enfin de serviteur du père a prédisposé le fils à la servitude et à l'imitation. Et ce dilemme de **DEMBELE, N.U.** est assez évocateur :

« La nouvelle génération voit d'un œil critique beaucoup de nos actions, beaucoup de nos institutions, que faire ? Faut-il abandonner la voix des nôtres et suivre nos enfants ? »⁵².

Cette interrogation va dans le sens du conflit de générations⁵³ qui n'est que la résultante du changement social inexorablement en marche en pays minianka. Du coup, se trouve modifié le type idéal d'homme ou de femme formé par le système éducatif traditionnel, car manifestement inadapté au contexte actuel.

Trois attitudes sont alors observées, adoptées par les Minianka, selon leur perception de la modernité.

4.2. Les attitudes face au contexte dit moderne

Face à l'inexorabilité du changement, trois types d'attitudes non exhaustives sont observées dans la société minianka : la résistance, le syncrétisme et, dans une moindre mesure, le fanatisme.

4.2.1. La résistance

Elle est une aptitude pour une personne, une société, à s'opposer à la destruction ou à la déstructuration sous l'effet d'un modèle étranger.

Elle est beaucoup plus perceptible au niveau des croyances. C'est ainsi que nonobstant l'envahissement de la société minianka par les modèles extérieurs⁵⁴, il y a lieu de noter une certaine résistance. Beaucoup de villages conservent à présent leur patrimoine culturel matériel et immatériel. Même si toutes les étapes éducatives ne sont plus suivies à la lettre,

⁵² DEMBELE, Nagognimè Urbain (1978). Op.cit. p.140.

⁵³ Le contenu de cette section est largement inspiré de KOUYATE, Seydou Badian, *Sous l'orage (Kany) suivi de La Mort de Chaka*, Paris, Présence Africaine, 1972.

⁵⁴ Aujourd'hui, en plus des lieux de culte traditionnel, beaucoup de villages minianka ont à la fois leur mosquée et leur chapelle (catholique et/ou protestante).

en ce qui concerne l'éducation des enfants, ces derniers subissent toujours des rites de passage et d'initiation. Rares sont les villages qui n'ont pas toujours leur *na*, leur *komo*, leur *maaja*⁵⁵, etc. même si les cérémonies d'adoration sont de plus en plus l'objet d'une relative affluence. Des Minianka suivent encore la voie tracée par les ancêtres, soit par simple obéissance aux parents, soit par crainte d'être traités de renégats et par ricochet d'être rejetés par les mânes à la mort. Le vieux feu K. G. du village de Waky-Sokourani, commune de Waky disait : « *Si je change de religion, que dire à mes ancêtres le jour de mon retour auprès d'eux* »

A la question de savoir pourquoi ils ne changeraient pas eux aussi pour se conformer au contexte moderne, certains anciens se contentaient de rire comme pour nous reprocher le simplisme qui caractérisait notre approche du problème. En plus de ces raisons évoquées par la plupart des enquêtés, l'analyse montre que malgré la modernité, les sociétés secrètes demeurent des moyens de dissuasion donc garantes de l'ordre social en milieu rural. En plus, chaque pôle de pouvoir au niveau de ces sociétés ne procure-t-il pas un privilège qu'il y a lieu de préserver jalousement ?

4.2.2. Le syncrétisme

Nous nous approprions ici le contenu que donne le Larousse 2010 de ce concept : « *C'est un système philosophique ou religieux qui tend à faire fusionner plusieurs doctrines différentes* ». ⁵⁶

Depuis l'intrusion coloniale occidentale et l'entrée des religions monothéistes, le syncrétisme est manifeste dans toutes les sphères de la vie de la société minianka (éducation, médecine, religion, habillement, etc.) et est issu d'un dilemme de choix entre tradition et modernité, de l'évolution éducative du jeune minianka entre ces deux visions du monde artificiellement parallélisées et menant de ce fait, chacune, vers un ensemble de valeurs différentes les unes des autres. L'une, dite traditionnelle⁵⁷ dans laquelle l'enfant est né, prône son adhésion totale aux croyances mythiques, mystiques, transmises de génération en génération au moyen des rites et des initiations y afférentes ; l'autre, qualifiée de moderne, considérée comme rationnelle, scientifique, dans laquelle il est tombé par le biais de l'école, de

⁵⁵ A titre d'exemples, nous pouvons citer les *Kilède* Karaworola (cercle de Yorosso) et de Gnizanso (cercle de Koutiala), le *Maajade* Zangasso (cercle de Koutiala), les *nade* Sokourani, Kafégué, Ngologosso, Karagonso, Bokoro, Dabara, etc. (Commune de Waky, cercle de San), les *Kari* de Sokourani, Kafégué, Dougoukoroni, etc. (Commune de Waky), les *Komo* de Dabara (Commune de Waky), Koromorosso (Commune de Kimparana), le *Konode* Moribila (Cercle de San)...

⁵⁶ LAROUSSE, Edition 2010, p.983.

⁵⁷ En réalité, il faut relativiser les notions de modernité et de tradition. L'antagonisme entre modernité et tradition est théorique car la modernité elle-même n'est pas dénuée de superstition, d'irrationalité (la preuve, le stylo se retrouve ici aussi traditionnel que moderne)).

l'université, des médias, évoluant en vitesse, lui garantit la liberté de croire ou de ne pas croire. Ce qui crée en lui, au plan psychologique, un antagonisme profond de valeurs qu'il traîne désormais le long de sa vie. Il devient alors rare de rencontrer en pays minianka, des hommes et des femmes menant une vie dénuée de tout syncrétisme.

Au plan des croyances, la pratique des religions dites monothéistes n'est-elle pas doublée de pratiques animistes ? C'est ainsi que la fréquentation régulière de la mosquée ou de la chapelle catholique et/ou protestante ne signifie pas pour autant que le marabout ou le féticheur du coin soit oublié. Dans la même logique, la rationalité cartésienne « ne garantirait pas assez » la réussite, le recours à un spécialiste d'art divinatoire s'avérant toujours nécessaire quel que soit le niveau d'instruction de l'individu car : « *ceux qui sont confrontés à ce genre de problème ne sont pas forcément que des paysans ou des analphabètes* »⁵⁸.

L'usage du « *stylo magique* » et les consultations de devins avant les examens en sont des illustrations parfaites, posant en fin de compte, les questions de la légitimité et de la paternité de la réussite malgré les sacrifices consentis pendant de longues années sur les bancs, c'est-à-dire, est-elle liée à des efforts personnels ou à une intervention surnaturelle ?

C'est pourquoi **KONATE, D.** indique qu'

*« Au-delà du sens commun (pas toujours synonyme de bon sens), l'évolution de nombreuses sociétés montre que la modernité n'est pas l'antithèse de la tradition. La plupart du temps, la modernité, même quand elle procédait de la rupture, s'est construite à partir de certains éléments de la tradition »*⁵⁹.

Bref, chaque Minianka, comme la plupart des africains, devient un Homme imprégné, en mal de repère, et évoluant donc dans un registre d'ambivalence psychologique.

4.2.3. *Le fanatisme*

*« Le fanatisme est un dévouement aveugle et intransigeant à une cause (généralement politique ou religieuse). Le fanatique est un individu animé d'un zèle aveugle et intransigeant pour une doctrine ou une opinion, c'est celui qui voue une passion, une admiration excessive à quelqu'un ou quelque chose »*⁶⁰.

C'est aussi une personne aveuglément dévouée à une cause (généralement politique ou religieuse) au point de la servir avec intransigeance ou intolérance. « *Le fan c'est l'admirateur enthousiaste de quelqu'un ou de quelque chose* »⁶¹.

⁵⁸ Source: <http://www.prog-tournesol.com/L-Education-traditionnelle.html> publié le 13 mars 2013, consulté le 04/12/2015.

⁵⁹KONATE, Doulaye. (2008), « Le paradigme de l'opposition tradition/modernité comme modèle d'analyse des réalités africaines », in : Adam Ba Konaré. **Petit précis de remise à niveau à l'usage de Sarkozy**, Paris, Editions La Découverte, p.108.

⁶⁰ LAROUSSE, Edition 2010, p.408.

⁶¹LAROUSSE, Edition 2010, idem

Au regard de ces contenus donnés au concept et à ses dérivés, nous pouvons dire que le phénomène s'observe peu chez les minianka. Etre fan de la modernité au point de ne recourir à aucun élément de tradition dans sa vie de tous les jours est étranger au Minianka. Embrasser une religion au point d'avoir du mépris pour ses parents ou ses frères d'autres confessions est une attitude peu fréquente. Cependant, des cas isolés ont été signalés au cours des entretiens comme le montre l'encadré ci-après :

Je m'appelle Z.G. Je suis le premier musulman pratiquant de mon village. Tous mes enfants ont suivi ma voie. Mais, un de mes fils, du nom de O.G m'avait demandé, un jour, la permission d'aller en exode à Sikasso, dans les années 1990 pour chercher de l'argent et acquérir de l'expérience dans la vie. Après plusieurs années sans faire signe, un beau jour un individu habillé entièrement en cotonnade avec un bâton en main, une gourde accrochée à la ceinture et marchant pieds nus, se présenta à ma porte et salua. Il se présenta comme étant O.G, mon fils qui était parti en exode à Sikasso, il y a quelques années. Bien que bizarre, il fut alors accueilli dans la famille avec beaucoup de joie puisque un des enfants était de retour au bercail. Naturellement, nous attendions de lui des commentaires sur le séjour après qu'il se soit désaltéré et ait mangé. Mais quelle ne fut notre surprise, il rejeta l'offre d'eau car selon lui, le gobelet n'était pas naturel, refusa de manger car le plat n'était pas servi dans un récipient naturel. Il ajouta que nous étions tous sur le mauvais chemin. Et pour cela, il y a lieu que nous changions sinon que nous irions tous en enfer. A l'écoute de ces propos, mes pieds n'étaient plus sur terre. Je commençais à trembler puisque je ne reconnaissais plus mon fils. Devant son insistance, j'ai été obligé de l'expulser de la maison puisque personne dans notre contrée n'avait jamais vu ça de la part d'un jeune venu de l'exode. Après avoir rappelé des versets du Coran pour condamner les comportements prohibés de la famille, il reprit son bâton et prit le chemin du retour à Sikasso. C'est après quelques années que j'ai appris qu'il appartenait à une secte musulmane dont les adeptes sont appelés « pieds nus ».

Cette attitude montre comment l'Homme peut être transformé, métamorphosé ou même radicalisé quand il est soumis à une influence extérieure forte, que lorsque la foi n'a pas pour fondement l'amour du prochain, le respect de la personne humaine quelle qu'elle soit, la voie est bien tracée pour le fanatisme, un enthousiasme proche de la folie. Car la foi sans amour rend fanatique. C'est le cas aussi de T.G., cette dame nouvellement convertie au protestantisme qui n'apprécie pas la participation d'un chrétien aux rites funéraires traditionnels d'une personne défunte, fut-elle un ascendant (père) ou une ascendante (mère), restée dans la religion traditionnelle. L'accomplissement desdits rites étant considéré comme une caution aux pratiques sataniques. Les siens sont ainsi reniés au nom d'un dévouement aveugle à la nouvelle doctrine, ce qui déstructure les liens de parenté, porte atteinte à la stabilité de la structure sociale et pose la question de la cohabitation intra religieuse et inter-religieuse. Il se pose la question de savoir quelle société minianka

contemporaine faut-il envisager conciliant valeurs traditionnelles et éléments de culture dite moderne.

4.3. Quelle société minianka contemporaine ?

Le retour aux traditions et/ou valeurs ancestrales tant clamé de nos jours signifierait revenir au troc ou aux cauris. Il s'agirait d'activer la seule logique de s'habiller pour cacher sa nudité ou se protéger contre les intempéries, s'asseoir sur des escabeaux, échanger sur les miradors ou sous l'arbre à palabre, exciser les jeunes filles nubiles ou circoncire les jeunes garçons en classes d'âge, emblaver de grands espaces à la petite daba et manger dans des écuelles en familles étendues après des sacrifices agraires propitiatoires. L'attitude pérenne serait de se soumettre à l'autorité des aînés et de tous les aînés sans murmure et/ou discernement. Cela signifierait également la restitution des croyances dans leur entièreté (reproduire en l'occurrence à chaque occasion la structure des rites funéraires légués par les ancêtres et pratiqués de génération en génération selon l'âge et le sexe du défunt, etc.), la restauration des valeurs morales ci-dessus évoquées.

Cette nostalgie du *bon vieux temps*, où tout semblait stable, est compréhensible, au regard de l'ampleur de la crise sociale actuelle. Malgré tout, le souhait d'un *come-back* est à considérer désormais comme une utopie car tranchant avec la dynamique sociale, le développement des forces productives et l'intégration des cultures, bref l'avènement d'une *hyper culture* caractérisée par

« la fin de la disjonction de la culture et de l'économie, l'expansion de la sphère culturelle, l'absorption de la sphère culturelle par l'ordre marchand. La culture qui caractérise l'époque hypermoderne n'est plus l'ensemble des normes héritées du passé et de la tradition (la culture au sens anthropologique) ni même le « petit monde » des arts et des lettres (la haute culture), elle est devenue un secteur économique en pleine expansion, à ce point considérable qu'on en vient à parler, non sans raison, de « capitalisme culturel » »⁶²

Déjà dans les années 1980, **LEVITT, T.**⁶³ était arrivé à la conclusion que les différences relevant de la culture, des normes et des structures sont des vestiges du passé si bien que de plus en plus, partout, les désirs et les comportements des individus tendent à évoluer de la même façon. Et le sociologue **MORINE**.disait :

« Ainsi, il faut comprendre qu'il y a deux visages de la mondialisation, l'un qui est purement technique, économique, fondé sur le profit. Et l'autre qui prépare une citoyenneté planétaire, et élabore une conscience d'appartenance à une patrie qui est la Terre. La conscience qui est

⁶²LIPOVETSKY Gilles et SERROY Jean (2008), *La culture-monde. Réponse à une société désorientée*, Paris, Editions Odile Jacob, p.73.

⁶³https://pm22100.net/docs/pdf/wiki/120928_Mondialisation.pdf, Mondialisation, consulté le 18/07/2018

en gestation à travers ces mouvements élabore une internationale citoyenne qui devrait nous conduire à civiliser la terre en une "société monde". »⁶⁴

Cependant, l'arbre ne doit pas cacher la forêt. Les tendances à l'universalisme ci-dessus évoquées qui accompagnent la mondialisation, nourrissent en même temps le regain des phénomènes particularistes et identitaires.

Dans ce contexte, loin de se mettre en marge de la marche de l'histoire sociale, les minianka se doivent de valoriser leur culture. Cela passe dans un premier temps par la promotion de la langue mamara à travers son instrumentation, l'acceptation et/ou la création de structures du non formel (Centres d'Alphabétisation Fonctionnelle, Centres d'Education pour le Développement, Centres d'Apprentissage Féminins) dans toutes les communes. L'objectif est de former le maximum d'adultes et d'enfants déscolarisés et non scolarisés. La priorité devant être accordée aux conseils communaux. Il s'agit de répertorier et de transcrire les textes de traditions orales (contes, devinettes, mythes, louanges, légendes, chants rituels et populaires, proverbes, dictons). L'histoire et la géographie du pays minianka devront être réécrites concomitamment en mamara et en français. Des études approfondies se pencheront sur une terminologie vernaculaire sur la faune, la flore en collaboration avec les agents des eaux et forêts et sur les savoirs locaux. Pour cela, un soutien moral et matériel devra être envisagé pour les responsables des unités linguistiquesmamara des structures du formel et du non formel.

La dynamisation de l'enseignement de la langue nationale dans le système formel avec un bilinguisme additif⁶⁵ devra être au cœur du processus. Les services publics et privés seront identifiés par des écriteaux en mamara et en français dans tout le pays minianka.

Une attention particulière devra être accordée à la création et au développement de musées communaux, de Centres Culturels minianka et de radio au niveau de chaque commune sous la responsabilité du maire. Les émissions porteront sur la promotion du patrimoine culturel matériel et immatériel de ladite localité (contes, légendes, devinettes, proverbes, mythes du terroir) et sur les sessions des Conseils communaux. Des festivals devront être organisés annuellement et de façon tournante sous la houlette des associations de promotion de la culture minianka avec des prix décernés aux meilleures prestations (artisans, musiciens, danseurs, conteurs, tenue vestimentaire, etc.). Les messages religieux (chrétiens et

⁶⁴ MORIN, Edgar, « *Plus l'homme est puissant par la technique, plus il devient fragile devant le malheur* » dans http://www.liberation.fr/futurs/2015/06/19/edgar-morin-plus-l-homme-est-puissant-par-la-technique-plus-il-est-fragile-devant-le-malheur_1333061 consulté le 18/07/2018.

⁶⁵L'apprentissage concomitant du mamara et de langues étrangères de grande diffusion comme le français donnera des opportunités d'inclusion du pays minianka au monde global, ce dernier étant de plus en plus interdépendant.

musulmans) et les discours des officiels pendant les grandes cérémonies accorderont une place importante au mamara. Aussi, une plaque sera-t-elle plantée à l'entrée de chaque village portant le nom authentique de ce dernier. Un environnement lettré ainsi créé rendra facile la jonction entre l'oral et l'écrit et par ricochet la conservation d'éléments culturels.

Pour familiariser les populations avec la terminologie comptable, le coton devra être payé en mamara par les membres des associations villageoises formés et ayant atteint le statut de néo-alphabètes. L'objectif est de conscientiser les minianka sur la richesse de leur langue, véhicule de la culture qui est elle-même support du développement. Loin de nous toute arrière-pensée de replis identitaire - chaque groupe ethnique du Mali pourrait fournir des efforts similaires de promotion de sa culture - il s'agit de contribuer à la splendeur du Mali pluriel, dans un contexte de culture-monde dominé par les nouveaux temps que sont *l'hypercapitalisme, l'hypercentricisation, l'hyperindividualisme, l'hyperconsommation*. Il s'agit d'accepter, de partager et de mettre en œuvre l'acceptation selon laquelle :

« La culture-monde, loin d'être le tombeau de la diversité des langues, est bien davantage l'instrument de leur consolidation comme élément d'affirmation identitaire des groupes et des individus désireux de valoriser leur différence »⁶⁶.

Dans un deuxième temps, pour préserver le peu qui reste du modèle d'éducation locale, la distinction sera ainsi opérée entre ce qui relève typiquement des éléments culturels du Moyen ou Proche-Orient et ce qui provient uniquement de la doctrine religieuse judéo-chrétienne ou musulmane⁶⁷. Cela, en conformité avec l'adage bamanan qui dit que "*Ba be a tɛmsirɛ de ta*" (*le fleuve prendra couleur de la terre qu'il traverse*). Un tri sera fait entre les valeurs locales de civilisation (ciment de la cohésion sociale) et les éléments culturels étrangers nocifs pour le maintien de la structure sociale en pays minianka.

⁶⁶Lipovetsky, Gilles et Serroy, Jean (2008), Op. Cit., p.125.

⁶⁷Il s'agit d'adapter les croyances importées aux réalités sociologiques locales même si TYLOR, Edward Burnet trouve dans *Primitive Culture* publié en 1871 que « *La culture, considérée dans son sens le plus large, est ce tout complexe qui englobe les connaissances, les croyances, l'art, la morale, la loi, la tradition et tout autre aptitude et habitude acquises par l'homme en tant que membre d'une société.* »

CONCLUSION

Au terme de cette réflexion, il y a lieu de noter que le pays minianka avait un système éducatif bien structuré, fondé sur une philosophie spécifique dont le mânisme était au centre. Ce système formait des hommes et des femmes en fonction des besoins de la société. L'homme étant à la fois un moyen et une fin. Contrairement donc à **ROUSSEAU**, J.J. qui se contentait du deuxième niveau dans l'Education d'Emile, le minianka dès le bas âge passait ainsi par plusieurs étapes, rites de passage ou d'initiation avant d'atteindre la maturité.

La colonisation, l'irruption des religions monothéistes et les medias vont porter un coup d'arrêt au processus bien en marche. Le pays minianka sera soumis alors à un changement social aboutissant à une déstructuration progressive de son système éducatif et à une acculturation sociale. Trois attitudes peuvent être observées actuellement chez les Minianka dans le contexte dit moderne : la résistance au changement, le syncrétisme et dans une moindre mesure, le fanatisme.

Devant le danger de perdre tout, et étant donné qu'un système éducatif est le creuset des valeurs cardinales d'une société, la langue (le mamara) devra être le substrat à la revalorisation de la culture minianka. Cela passe par l'implication des autorités communales et les chefferies traditionnelles à la base qui, faisant la jonction avec les intellectuels minianka et les animateurs des unités linguistiques du niveau central, devront travailler à l'adaptation du système éducatif au contexte dit moderne.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

DEMBELE, Nagognimè Urbain (1978), *Tchagoua né d'un défunt*, Bamako, Editions populaires.

DICOS Encarta 2009.

KONATE, Doulaye (2008), « Le paradigme de l'opposition tradition/modernité comme modèle d'analyse des réalités africaines », in : Adam Ba Konaré. **Petit précis de remise à niveau à l'usage de Sarkozy**, Paris, Editions La Découverte, pp. 95-109.

MORIN, Edgar, « *Plus l'homme est puissant par la technique, plus il devient fragile devant le malheur* » dans http://www.liberation.fr/futurs/2015/06/19/edgar-morin-plus-l-homme-est-puissant-par-la-technique-plus-il-est-fragile-devant-le-malheur_1333061 consulté le 18/07/2018.

DURKHEIM, Emile (1922), *Education et Sociologie*, dans http://www.ugac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html consulté le 27/08/2018

GASTON, Roland Jean (2011). *La famille africaine et l'éducation*.

<http://jeangastonroland.centerblog.net/1-la-famille-africaine-et-education> consulté le 06/06/2016.

JONCKERS, Danielle, COLLEYN, Jean-Paul, *Organisation sociale et manifestations rituelles chez les Minianka (Mali)*, in : « **Revue de l'École pratique des hautes études** », 5^e section, Sciences religieuses, Année 1973, Volume 85, Numéro 82, pp. 116-118.

KI-ZERBO, Joseph (ss.dir.) (1990), *Eduquer ou périr*, Paris, UNICEF-UNESCO, Editions l'Harmattan.

KOUYATE, Seydou Badian (1972), *Sous l'orage (Kany) suivi de La Mort de Chaka*, Paris, Présence Africaine.

LAROUSSE, Edition 2010, pp. 408 et 983.

« Mondialisation », https://pm22100.net/docs/pdf/wiki/120928_Mondialisation.pdf, consulté le 18/07/2018.

« *L'éducation traditionnelle africaine et la science* » dans <http://www.prog-tournesol.com/L-Education-traditionnelle.html> publié le 13 mars 2013, consulté le 04/12/2015.

LIPOVETSKY, Gilles et SERROY, Jean. (2008). *La culture-monde. Réponse à une société désorientée*, Paris, Editions Odile Jacob, 223p.

MUNGALA AssindieSanzong(1982), *L'éducation traditionnelle en Afrique et ses valeurs fondamentales*, in : « **Ethiopiens, Revue socialiste de culture négro-africaine** », n° 29.

N'DIAYE, Bokar (1970), *Les groupes ethniques au Mali*, Bamako, Editions Populaires,.

POIRIER, Jean (ss. dir) (1968). *Ethnologie générale*, Ouvrage collectif sous la direction de Poirier, Gallimard, Collection la Pléiade, Paris.

« *Rousseau et l'Education* » dans <http://propossurlemonde.blogspot.com/2015/11/rousseau-et-leducation.html> consulté le 27/08/2018.

SAWADOGO, Ousmane, (2003), *L'éducation traditionnelle en Afrique noire*, http://www.manden.org/article.php3?id_article=25 consulté le 06/06/2016.

TYLOR, Edward Burnet(1871),*Primitive culture*, Volume 1, Edition London: John Murray

TSANGA, Clément. (2012). *L'éducation traditionnelle en Afrique Noire : cas des Béti du Cameroun*.

<http://clementsangambia.blog4ever.pro/forum/pensaes-africaines/leducation-traditionnelle-en-afrique-noire-cas-des-beti-du-cameroun> consulté le 06/06/2016.

ZOMBRA, Mamadou, *Pédagogie Freinet et pédagogie traditionnelle africaine*<http://www.icem-freinet.fr/archives/educ/74-75/16/29-30.pdf> consulté le 06/06/2016.